

—Et tenez, monsieur, voici les soldats qui passent.

Patoche se mit sur le pas de la porte, s'accota contre le mur.

—Dites donc, l'homme, fit-il à l'aubergiste, votre vin me tape dans la cervelle et je ne vois plus très clair.

—Oh ! monsieur, c'est bien de l'honneur pour notre claret.

—Dites moi donc quel est le numéro du régiment qui défile.

—Le 145e, monsieur, qui tient garnison à Nancy.

—Tiens ! tiens ! murmura Patoche.

Cela n'allait-il pas déranger ses plans, retarder son rendez-vous ? Il le craignait, car si le 145e campait aux environs, il était certain que le colonel irait passer la nuit avec son fils Bernard aux Aulnaies. Cette idée le dégrisa. Il attendit le soir avec une certaine anxiété. Mais ne voyant aucun contre-ordre arriver du château, il se tranquillisa.

—Va donc pour ce soir neuf heures, se dit-il.

Et il s'en alla rôder autour des soldats qui emplissaient Borange. C'était de la cavalerie. Le 145e avait seulement traversé le village pour aller prendre position sur les coteaux et dans la plaine des Aulnaies. Ce fut vers les Aulnaies qu'il se dirigea.

Mme de Cheverny avait bientôt appris l'arrivée du régiment dans lequel se trouvaient son mari, son fils et Gironde. Nous avons dit que sa confiance à Marjolaine lui avait redonné du courage. Elle était encore, le lendemain, dans les mêmes dispositions d'esprit. La lettre de Patoche ne l'avait pas émue. Elle s'y attendait. Se sentant au bord de l'abîme, dans l'impossibilité de reculer, elle s'abandonnait en fermant les yeux.

—Si je dois me perdre, se disait elle, alors que ce soit tout de suite.

Et se rappelant le conseil que lui avait donné Marjolaine, la promesse qu'elle avait faite à la jeune fille, elle écrivit à Pierre Gironde de se trouver au pavillon à l'heure qu'elle avait indiquée à Patoche. Les soupçons jetés dans son cœur par Marjolaine germaient en dépit de ses efforts. Et une voix, lointaine encore, grondait, montait en elle, qui lui disait :

—Prends garde ! Tu es la victime d'une comédie infâme ! Prends garde !

Dès que Marjolaine avait appris que le régiment de son frère était près du château, elle avait été prise de fièvre. Elle allait et venait, dans le château et le jardin, ne tenant plus en place.

—Jacques ne viendra pas, se disait elle. Peut-être ne pourra-t-il s'absenter. C'est à moi d'aller le trouver.

Elle ne résistait pas au désir d'aller le chercher, parmi tous ces soldats, de le prendre à part, et de lui tout dire. Elle s'était renseigné sur l'emplacement du 145e. D'une fenêtre des Aulnaies, qui donnait sur la plaine, elle vit se déployer, s'allonger, se replier se masser, se détendre dans la campagne, machine vivante admirablement montée. Et quand les bataillons se rapprochaient, parfois arrivait jusqu'à elle un faible bruit de détonations, celles-ci pareilles à des coups de fouet, aux vibrations très sèches. Vers cinq heures, elle n'y tint plus. Elle sortit après avoir prévenu la comtesse.

—Je vous comprends, dit Marguerite, allez, mon enfant ! Et si Jacques peut s'absenter et venir au château, dites-lui que je serai heureuse de l'embrasser.

Le 145e devait camper en plein air, cette nuit-là. Tous les villages, toutes les maisons de campagne, toutes les fermes étaient occupés par des troupes de toutes armes. Les faisceaux étaient formés dans la plaine ; les soldats avaient déposé leurs sacs ; les officiers leurs sacoches. Il y avait sur cet emplacement un brouhaha de cris, de rires, d'appels, d'interjections. Des hommes allaient et venaient, se hâtant, revenant des corvées, y allant, chargés de toute sorte de fardeaux. Des feux s'allumaient, les cuisiniers rôdaient autour des popotes et des officiers fumaient leur pipe, en causant. Des soldats dévisagèrent curieusement Marjolaine. Elle s'informa auprès d'un caporal qui passait, conduisant une corvée à l'eau. C'était Martin, dit Fiche-la-Guigne.

—Caporal, je voudrais parler au sergent Jacques. Je ne veux pas entrer dans le camp.

Le caporal interpella un soldat :

—Va donc chercher le sergent, toi, dit-il.

Marjolaine était du reste tombée sur le bataillon de Jacques, sa compagnie était là, près d'elle, à quelques pas. Nos amis de la chambrée, Belhomme, Poplard et les autres chantaient à tue tête, pendant que deux voix vigoureuses se lançaient un monotone et retentissant appel :

—Hé ! Simon !

—Hé ! Foureau !

Jacques accourut auprès de sa sœur, la prit dans ses bras, l'embrassa, puis l'entraîna un peu plus loin.

—Tu as quelques minutes à toi ? demanda t elle.

—Oui, un quart d'heure, à peu près, ensuite je serai pris pendant une heure ou deux. Après quoi, la soirée libre.

—Tant mieux. J'ai tant de choses à te dire.

—Quoi donc ? C'est vrai, tu es tout émue !

—Tu le seras bien autrement que moi tout à l'heure.

—Tu m'intrigues.

Et tout de suite pensant à ce qui lui tenait le plus au cœur, à ce déshonneur immérité qui pesait sur lui :

—Aurait-on découvert que je suis innocent ? C'est le plus grand bonheur qui puisse m'arriver ! Est-ce cela que tu viens m'apprendre ? Oh ! alors, parle, Marjolaine, parle vite. Tu as donc reçu des nouvelles de l'oncle César ?

—Non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, et pourtant je suis certaine de te rendre heureux, cette réhabilitation dont tu parles, est-ce donc tout ce que tu désires ?

—Oui.

—Ah ! je croyais, moi, qu'en ton cœur restait toujours une suprême espérance !

—Marjolaine ! dit-il d'une voix altérée.

—Je croyais qu'au-dessus de tous les bonheurs tu mettais le bonheur de retrouver...

Elle ne dit pas le doux mot, mais Jacques devina et, avec un cri tout à la fois de surprise, d'effroi, de joie délirante :

—Ma mère !

—Oui, ta mère !

—Tu sais quelque chose.

—Je sais tout !

—Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-il, presque fou et les mains sur le front.

Et il prend Marjolaine dans ses bras de nouveau, et de nouveau il l'embrasse. Et c'est avec une émotion bien profonde qu'il dit :

—Tu ne te trompes pas ?

—Non.

—Ce n'est pas une fausse joie que tu vas me donner ? Prends garde. Vois combien je serais malheureux après, si tu étais obligée de venir me dire : "Frère, oublie mes paroles. J'ai été abusée par mon affection pour toi. Je voulais ton bonheur. Je me suis trompée !"

—Non, non, non, tu n'as pas cela à craindre.

—Mais il y a quelques jours, quand je t'ai quitté tu ne m'as rien dit.

—Je ne savais rien.

—Tu n'avais aucun doute ?

—Aucun.

—Et c'est ici, en cette campagne, en pleines manœuvres, que tu viens m'apprendre ?

—Que veux-tu, Jacques, je n'ai pas pu conserver mon secret plus longtemps.

—Parle, Marjolaine, parle, chère sœur aimée.

—Ta mère, tu la connais !

—Je la connais !

—Tu l'as vue.

—Souvent ?

—Oui, très souvent, en ces derniers temps. Et ton cœur est porté naturellement à l'aimer ; tu l'aimes déjà, comme déjà elle t'aime, bien qu'elle ignore encore que tu sois son fils.

—De qui donc veux-tu parler ?

Marjolaine souriant.

—Tu ne devines pas ? Quelle est la femme vers laquelle s'est élançée ton affection ? Qui aimes-tu le mieux, après moi ?

Il avait un nom sur les lèvres, mais il n'osait. Et comme si Marjolaine avait voulu lui verser le bonheur à petites doses :

—Et auprès de cette femme que tu aimes, tu

trouveras un frère et une sœur qui sont déjà frère et sœur pour toi, par leur affection.

Il serra les mains de la jeune fille à les briser.

—Tu ne te joues pas de moi ?

—Dieu m'en garde, j'en serais vite punie.

—Tu veux parler de madame de Cheverny.

—Tu as bien de la peine à deviner.

—Elle ! ma mère !

—Oui. Contiens-toi un peu, si c'est possible.

Les soldats qui passent près de nous pourraient l'entendre, et j'aperçois justement là-bas Bernard, ton frère, Jacques, ton frère, qui nous fait des signes d'amitié.

—Ma mère ! ma sœur ! mon frère ! mon Dieu !

Et voilà qu'il regarde Marjolaine jusqu'au fond des yeux. Marjolaine se met à rire. Il a l'air si effaré, si épouvanté presque, qu'elle a compris la pensée qui vient de lui traverser la tête. Et elle y répond tout de suite, très bas :

—Je t'assure que je ne suis pas folle !

—Comment as-tu appris ce secret ? Parle. Je t'en prie, mais parle donc. On dirait que cela t'amuse de me faire attendre.

—Tu n'as pas oublié les détails, petites circonstances si importantes pour toi, qui ont accompagné ton abandon dans la forêt de Russy, et que je t'ai racontés l'autre jour ?

—Certes, jamais ils ne sortiront de ma mémoire.

—Eh bien, écoute. Mme de Cheverny m'a confié tout à l'heure le secret de sa jeunesse, secret douloureux ; le voici.

Et elle lui raconta la conversation qu'elle venait d'avoir avec la comtesse. Elle négligea, au début, tout ce qui avait rapport à Patoche et à Pierre Gironde. Ce fut à la fin, seulement, et quand elle eut tout révélé à Jacques, qu'elle lui raconta l'ignoble intrigue de Patoche. Elle le vit pâlir, à ce nom de Gironde. Et instinctivement, les yeux du sergent s'étaient dirigés vers les groupes d'officiers qui se promenaient, pas très loin. Gironde se trouvait parmi eux.

—Gironde ! murmura-t-il. Ah ! le misérable ! le misérable !

Marjolaine s'effraya.

—Prends garde, ami, sois prudent, n'oublie pas qu'il est ton supérieur. Quoiqu'il soit officier de réserve, il jouit, en ce moment, de toutes les prérogatives attachées à son grade. Prends bien garde, Jacques.

—Ne crains rien.

Mais la haine brillait dans son regard. Et il n'y avait pas seulement, dans ce regard, la haine du fils inconnu dont cet homme avait volé la place, auprès d'une pauvre femme abusée par des intriguants, il y avait aussi le mépris du soldat pour cet officier qui souillait son uniforme et déshonorait ses galons ! Mais des pensées plus douces lui vinrent. Sa mère ! son frère ! sa sœur ! tout ce monde qu'il aimait et qu'il allait chérir désormais bien davantage encore ! Son cœur se fondait à cette seule pensée qu'il connaissait sa mère, que sa vie aurait désormais un but. De grosses larmes lui vinrent aux yeux. Marjolaine aussi pleurait. Et ils avaient beau se détourner, s'éloigner du campement autant qu'ils le pouvaient, pour que personne ne vît leur émotion et ne surprit leurs larmes, sans cesse la fourmilière des soldats tournoyait autour d'eux. Une sonnerie aux sergents interrompit cet entretien.

—Il faut que je te quitte. Ah ! que c'est dommage. Tu ne m'as rien dit et j'ai tant de choses à te demander. Qui sait si je pourrai te revoir encore. Et quand ! Tâche de revenir au camp demain matin, de très bonne heure, avant notre départ. Je voudrais t'entendre me répéter ce que tu viens de me dire. Je suis si heureux, mais si troublé ? Tu me le promets !

—Oui.

—Ma mère ! j'ai retrouvé ma mère ! se disait-il, fou de joie.

La sonnerie venait de finir. Vivement, il lui dit, en l'embrassant :

—Surtout, une recommandation, bien grave, bien sérieuse.

—Laquelle ?

—Promets d'obéir.

—Je te le promets.